

PHIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Un An 4 Mois 3 Mois 1 Mois

PHIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 24 AOUT 1907 80ème Année

Les Grandes Féeries.

On a repris au Châtelet, les "Pitales du Diable", la reine des féeries, ainsi qu'on l'appelle, qui forme avec le "Pied de Mouton", son aînée, et le "Biche au Bois", sa filleule, le trio classique d'un genre qui fit, pendant longtemps, la fortune des théâtres dits "du boulevard".

Elle a réjoui notre enfance, la terre, un peu démodée, aujourd'hui, par la concurrence du cinématographe, et plus encore parce que notre époque sportive, brutale, sans illusions, a moins besoin de fantaisie. Mais, il faut bien le dire, on a toujours fait peu d'efforts dans le tissage de canevas de la féerie, dont la variété suffisait autrefois, alors qu'aujourd'hui elle provoque le sourire.

Peut-être, un jour ou l'autre, quelque écrivain, quelque poète — s'il en est encore — tenté par les ressources du genre, offrira le luxe d'écrire une féerie, et alors, qui sait ? Peut-être bien y aura-t-il un renouveau. J'en serais ravi pour moi-même, car je prends autant de plaisir aux représentations de ce spectacle que "à la Peau d'Âne m'était conté".

Les "Pitales du Diable", qui sont peut-être le chef-d'œuvre du genre, datent du mois de février 1839. Le Cirque Olympique du boulevard du Temple les a vus se naître, grandir et faire la joie des générations successives, jusqu'au jour où, le Cirque Olympique s'étant effondré sous la proche des démolisseurs, Serpagnos, Babylas et Magloire se présentèrent avec armes et bagages au Châtelet, où le préfet Hausmann venait d'élever le grand théâtre des pièces à spectacle.

Mais Anicet Bourgeois et Ferdinand Laloue ne furent que les auteurs apparents de la féerie; l'auteur véritable, ce fut Laurent un personnage des plus singuliers, que notre génération ignore, mais dont le nom doit lui être transmis. Qu'était ce Laurent ? Simple-ment le dernier élève de Nicolet, le célèbre Nicolet, de plus fort en plus fort ! Laurent s'en était adjoint la comédie en Angleterre et, comme il parlait avec mal l'anglais, s'était adonné à la clownerie, tout en étudiant le mécanisme des "trucs", fort en faveur de l'autre côté du détroit. Quand il eut formé son bagage et qu'il se crut assez muni, il revint à Paris et alla trouver le directeur du Cirque Olympique, qui le confia aux deux encadreurs, qui combinèrent l'action un peu diffuse dans laquelle s'encadrèrent les trucs ingénieux recueillis par le clown Laurent. Il y adjoint nombre de trouvailles personnelles, entre autres celle de l'homme dialogué par l'accident de chemin de fer et racommodé, membre par membre. En 1839, les chemins de fer en étaient à leur aurore, ils représentaient l'in vraisemblable nouveauté.

Depuis lors, la "Biche au Bois" est quelques reprises, le plus souvent médiocres. Dame ! ce n'est pas l'intérêt du livret qui pouvait sauver le drame; quant à la mise en scène, elle n'égalait jamais, même de loin, celle de Marc Fournier, qui est resté légendaire. Une anecdote pittoresque pour finir. Pendant les répétitions de la "Biche au Bois" — je parle de la reprise — une jeune fille, blonde, séduisante, fine, distinguée, se présenta un jour chez Marc Fournier, sollicitant un bout de rôle de fée quelconque. — Comment vous appelez-vous, mademoiselle ? demanda Marc Fournier. — Sarah Bernhardt, monsieur. On sait que la fée des Brayées a fait quelque chemin depuis lors.

Les Economies d'Edouard VII.

Victoria avait la réputation d'être la souveraine la moins prodigieuse de son temps, mais c'était une gloire usurpée. La défunte reine dédaignait les plus pratiques et les plus fructueuses de toutes les économies : nous voulons dire les économies de bouts de chandelles. Une bougie qui avait été une fois allumée dans les appartements de Sa Majesté, ne fut-ce pendant trois minutes, ne pouvait plus être allumée de nouveau. Ainsi l'exigeait une tradition qui remontait au règne des Stuarts. Que devenaient ces bougies si prématurément mises au rebut après n'avoir brûlé que pour la forme ? Il n'est que trop facile de le deviner.

Les prodigalités de bouts de chandelles donnent une idée du gaspillage systématique qu'un personnel beaucoup trop nombreux avait organisé dans les résidences royales. Le nombre des domestiques était immense, dit miss Constance Beerbohm, dans le "Grand Magazine" ; il n'y avait pas moins de trois femmes dont l'unique travail se réduisait à préparer chaque jour une tasse de chocolat et à l'apporter à la Reine à huit heures du matin.

Faut-il s'étonner, quand on connaît ces petits détails de ménage, que la reine Victoria, malgré son penchant très prononcé pour l'économie, ne dépensât pas moins de douze mille cinq cents francs par jour pendant qu'elle était en villégiature à Windsor. Lord Farquhar et sir Nigel Kingscote ont promené la hache et la faux à travers les branches parasites d'un budget exclusivement affecté à l'entretien d'une armée de parasites des deux sexes. La hiérarchie inutile et compliquée qui rendait toute responsabilité à peu près illusoire dans le personnel de la maison royale a été simplifiée et le trésorier de l'État civil ne paie plus aujourd'hui que des traitements justifiés par un travail sérieux.

Un personnage échappé aux coupes sombres exécutées par le duc Richelieu de la cassette royale d'Angleterre ; ce personnage, c'est le "chef", le haut fonctionnaire qui gouverne les cuisines du Roi. M. Guzot raconte dans ses "Mémoires" que, après avoir accepté les fonctions d'ambassadeur de France à Londres, son premier soin fut de s'assurer le concours d'un cuisinier de talent. L'illustre homme d'Etat considérait un continuateur des grandes traditions de Vatel et de Carême comme le plus indispensable auxiliaire de la diplomatie. A plus forte raison, un monarque constitutionnel, dont le pouvoir se fait surtout sentir par une influence permanente exercée sur la haute société et le monde politique, est obligé de confier la haute direction de ses cuisines à un maître versé dans tous les secrets de son métier.

et le prestige de la patrie de Brillat-Savarin n'ont pas été encore entamés et ne le seront probablement jamais. M. Ménager, dit le "Grand Magazine", est né dans le midi de la France et il a été longtemps au service de Mme Hartmann de White Lodge. C'est chez elle qu'il a fait sa réputation et il était déjà célèbre lorsque les cuisines du palais de Buckingham se sont ouvertes devant lui. Son salaire est de cinquante mille francs par an, c'est le traitement d'un amiral de la flotte britannique. Le cuisinier d'Edouard VII ne dresse pas lui-même le menu du déjeuner de son maître. Il laisse ce soin à lord Farquhar qui ne s'occupe jamais de son projet au Roi. La Reine seule s'occupe de ces détails de ménage et fait disparaître du repas de famille les dépenses superflues.

Il ne reste plus qu'à mettre à exécution le projet de menu sanctionné par la Reine. Chaque matin, à dix heures quarante-cinq minutes, un personnage élégamment vêtu arrive en voiture au palais de Buckingham. C'est le "chef" du roi d'Angleterre. M. Ménager étudie à fond le menu écrit de la main de lord Farquhar, puis il examine avec soin les provisions que le "sous-chef" ou plutôt, pour lui donner son nom officiel, "le Maître de la Cuisine", a préparées pour le déjeuner de la famille royale. Enfin, il prend note de chaque article et présente un compte détaillé à sir Nigel Kingscote, trésorier de la cassette royale, qui signe le chèque nécessaire pour acquitter les dépenses du jour.

Dans la préparation du repas du matin, M. Ménager n'est pas autre chose qu'un cuisinier de talent au service d'un très grand seigneur, mais le soir il remplit une fonction publique. Quand il dresse le plan général et surveille lui-même jusqu'à dans les plus petits détails d'exécution ces diners mémorables où viennent s'asseoir les souverains étrangers, les ambassadeurs, les ministres, le "chef" du roi d'Angleterre comprend l'importance de son rôle et s'en acquitte avec la patriotique vigilance et la majestueuse gravité d'un haut dignitaire de l'Etat.

LES ROBES BLANCHES.

On a cette surprise, en revenant à Paris un dimanche matin, d'y trouver le peuple entier en costume de ville d'été. Un embarcadère, un bureau frémissent d'un bruissement de toilettes blanches ; Mimi Pinson a veillé pour blanchir sa robe et s'est levée pour la repasser. Elle sort pimpante en souliers blancs, en bas blancs, en chapeau blanc, la figure rose et l'air d'un bébé neuf.

Louons une mode ! gracieuse. Notre temps lui devra de faire une jolie mémoire. On reverra le tulle bleu de M. du Gardier, ou une jeune femme, coiffée d'une charlotte blanche, retrouve une jupe de serge blanche ; le corsage de linon est si léger qu'il en est rose. Un poète, dans cent ans, fera d'un sonnet cette figure charmante, et les hommes rêveront. Ce règne du blanc, plus éclatant chaque année, est nouveau. Il a quelques fois, toute cette neige eût semblé une couche de neige et le goût des étoffes légères n'avait pas d'autre effet que de faire porter aux hommes, avec un chapeau haut de forme, un pantalon de nankin. Les seules, dont la mémoire est plus longue, reconnaissent, disent-elles, les modes de leur jeunesse, ou de la jeunesse de leur mère. "Une robe légère — d'une entière blancheur..." Elles ont chanté cette romance, qui est dans "Marie" et dont la musique fut composée en 1830. D'est le sorte que les madinettes en broderie anglaise et les arpettes de plumetis sont, comme le voulait Hégel, ramenées au point où furent les grisettes d'antan, — ramènées, comme il dit, par les balanciers de l'histoire, peu accoutumés à charger cette cargaison. Il est doux de penser qu'une petite main enfila une manche de mousseline précieusement pour vérifier les paroles d'un philosophe allemand.

On peut imaginer aussi que les hygiénistes ont eu quelques influences détonnées. On a loué les murs lavables, les planchers à vonnés, les lits désinfectés. Ces idées ont cheminé de tête en tête avec le caprice propre à leur espèce. Elles sont devenues le goût des robes lavables, des toilettes inépuisamment fraîches. Les filles de Paris se sont habillées selon le modèle des chambres du Touring-Club. On peut imaginer aussi une intention plus subtile. Ce peuple, prisonnier de Paris, vivant dans l'air fétide et la vapeur crottée, éprouve un plaisir mêlé de rêve à revêtir les costumes nationaux des plages. Les hommes portent des pantalons blancs, des souliers à semelles de caoutchouc, et ils croient marcher sur le sable. Le trottoir, qui descend tout blanc la place Pigalle, se croit sur les laisses de la mer. Et ceci est un grand progrès dans l'histoire. Le bonheur fourni par la seule imagination est pur, peu coûteux et pacifique ; s'il n'y faut qu'un costume, réjouissons-nous que ce costume soit porté. Ainsi un sort plus heureux apparaît pour la pauvre race humaine ; elle apprend, en s'ennoblissant, à se contenter de l'apparence, dont elle forge elle-même son plaisir ; et tout le progrès de l'espèce est peut-être de remplacer les choses par leur signe.

La première et la plus indispensable condition pour vivre cent ans, c'est de le vouloir. Chaque homme, dit sir James Crichton Browne, devrait vivre un siècle et chaque femme devrait dépasser quelque peu cette limite, car la longévité du sexe féminin est supérieure à celle de l'autre sexe. Il faudrait de très bonne heure faire entrer dans l'esprit des enfants cette idée, qu'ils ont non seulement le droit, mais encore le devoir, d'arriver à leur centième année et leur enseigner les moyens d'éviter les obstacles que les empêcheraient de réaliser cette louable ambition. Le professeur qui enseigne cette doctrine occupe une situation considérable dans le monde scientifique du Royaume-Uni, mais les conseils que donne l'ancien président de la Société de médecine de Londres ressemblent bien moins à des préceptes d'hygiène qu'à un système de philosophie. C'est une idée nouvelle que de présenter à l'imagination de l'enfant une longévité extraordinaire comme une sorte de patrimoine légitime dont il ne sera déchu que par sa faute. Suivant cette doctrine ingénieuse et féconde en heureux résultats pratiques, un long séjour ici-bas serait une récompense offerte à la tempérance et à la vertu. Malheureusement, il n'est pas bien sûr que les théories philosophiques de sir James Crichton Browne puissent conquérir de nombreux prosélytes dans la première période de l'existence humaine, précisément celle où elles produiraient les effets les plus sûrs et les plus bienfaisants. Pour apprécier la valeur de la vie, il faut avoir un pied dans la tombe, et l'idée de franchir péniblement la barrière de la centième année à travers les inévitables lézards de la décrépitude semble à peu près impossible séduire l'imagination d'un enfant. Cette récompense, qui paraît si peu séduisante pendant la première période de la vie, est-elle d'ailleurs suffisamment assurée pour justifier les sacrifices qu'elle comporte ? Le côté faible

L'Art de vivre cent ans.

Les hommes qui doablent le cap de la centième année sont rares et cependant, pour obtenir ce résultat, ce ne sont pas les recettes qui font défaut. Un magazine américain, le "Scrapbook", a eu l'ingénieuse idée de publier un article qui est un véritable manuel à l'usage des candidats à la dignité de centenaires. La première et la plus indispensable condition pour vivre cent ans, c'est de le vouloir.

Chaque homme, dit sir James Crichton Browne, devrait vivre un siècle et chaque femme devrait dépasser quelque peu cette limite, car la longévité du sexe féminin est supérieure à celle de l'autre sexe. Il faudrait de très bonne heure faire entrer dans l'esprit des enfants cette idée, qu'ils ont non seulement le droit, mais encore le devoir, d'arriver à leur centième année et leur enseigner les moyens d'éviter les obstacles que les empêcheraient de réaliser cette louable ambition.

Le professeur qui enseigne cette doctrine occupe une situation considérable dans le monde scientifique du Royaume-Uni, mais les conseils que donne l'ancien président de la Société de médecine de Londres ressemblent bien moins à des préceptes d'hygiène qu'à un système de philosophie. C'est une idée nouvelle que de présenter à l'imagination de l'enfant une longévité extraordinaire comme une sorte de patrimoine légitime dont il ne sera déchu que par sa faute. Suivant cette doctrine ingénieuse et féconde en heureux résultats pratiques, un long séjour ici-bas serait une récompense offerte à la tempérance et à la vertu.

De la Mer

Un journal italien a eu l'idée, que le "Ménétriel" appelle bisacorne, mais qui nous semble fort heureuse, de demander à divers comédiens, cantatrices et danseuses ce qu'elles pensent de la mer. Ce referendum maritime nous a valu toute une série de maximes, profondes ou subtiles, spirituelles ou sévères, dont voici quelques échantillons. "Quand je veux voir mon image, a dit Mlle Suzanne Dantes, je prends un miroir ; quand je veux voir l'image de mon âme, je regarde la mer. A la vue de ces vagues, tantôt molles, tantôt déchaînées, je ne m'étonne pas que les hommes naifs, mais téméraires, ne craignent pas le remous de mon âme fascinant et perdue." Après de telles magnificences verbales, la réponse de Mme Grammatica risqua de paraître un peu fade, mais elle est bien reposante : "J'aime la mer, c'est tout ce que je puis dire." Mme Salomea Crusoniska, chanteuse d'opéra, "se sent prise, devant la mer, par la mélancolie de l'océan. La mer, c'est la vie, c'est la mort. Elle attire, elle épouvante." L'opinion de Mme Pinkert est pratique, positive et grosse de rancune : "La mer me rappelle le mal de mer. Je souhaite que l'on construisse un immense pont, de

NATIONAL BISCUIT COMPANY. "Ginger" — les tient toujours en mouvement. "Snap" — les maintient au-dessus de tout. ZU ZU "Ginger Snaps". Dites ce nom à votre épiciers. 5c la boîte.

Cumberland Telephone & Telegraph Co. La Compagnie Cumberland du Téléphone & Télégraphe (Incorporée) a émis un compte rendu de ses affaires pour l'année finissant le 31 juillet, et l'augmentation dans le nombre de ses souscripteurs est démontré comme suit :

Table with 2 columns: Description of subscription status and corresponding number of subscribers.

Gènes à Buenos-Ayres, d'où l'on pourra tranquillement l'admirer. Pour Mlle Vies Florentin, danseuse, la mer est, comme la ballerine, irrésistible, capricieuse, indomptable. Mlle Lina Cavallieri, la charmante "Thia", ne dit pas ce qu'elle pense de la mer : elle se demande seulement ce qui arriverait si la mer disparaissait soudain : "On en parlerait beaucoup, écrit-elle, et les artistes, les amoureux, les poètes regretteraient sa disparition." C'est très probable, et le cas échéant, Mlle Cavallieri pourrait bien avoir raison.

Les dépenses de l'armée américaine à Cuba. Washington, 23 août — Le gouvernement des Etats-Unis a dépensé \$2,554,970 pendant l'année fiscale 1907, pour l'entretien de l'armée d'occupation à Cuba. Le détail des dépenses est donné dans le rapport annuel du général Alexhira, quartier-maître général de l'armée. Le transport des troupes a coûté \$1,915,373.

ARROW. Procédé Clusseau. Quart Grandeur. 25 cents pièce, 5 pour 25 cents. Clusset, Parfumeur & Co. Fabricants des Châteaux Clusset.